



Études océan Indien

40-41 | 2008

De l'écllosion à l'épanouissement de la littérature malgache

Les fleurs de Tselatra

Symbolique des fleurs et condition humaine chez un poète malgache du début du XX^e siècle

Gabriel Lefèvre, Marie-Laurent Randrihasipara et Velonandro



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1393>

DOI : [10.4000/oceanindien.1393](https://doi.org/10.4000/oceanindien.1393)

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 101-137

ISBN : 978-2-85831-167-5

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Gabriel Lefèvre, Marie-Laurent Randrihasipara et Velonandro, « Les fleurs de Tselatra », *Études océan Indien* [En ligne], 40-41 | 2008, mis en ligne le 19 mars 2013, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1393> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1393>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Les fleurs de Tselatra

Symbolique des fleurs et condition humaine chez un poète malgache du début du XX^e siècle

Gabriel Lefèvre, Marie-Laurent Randrihasipara et Velonandro

- 1 En 1912, Rajaonah Tselatra publie dans le journal *Vaovao frantsaymalagasy* (Les Nouvelles franco-malgaches) des méditations sur les fleurs, *Voninkazo 50* (50 Fleurs)¹. Écrivain prolifique, parfois critiqué pour son style jugé trop emphatique, il montre à travers ces dix textes, sortes de poèmes en prose, sa capacité à synthétiser l'esprit de plusieurs genres littéraires : le *hainteny* (joute poétique), le *kabary* (discours coutumier), le sermon, la poésie romantique, la prose morale du symbolisme floral, chrétien comme laïque. Nous verrons même qu'à l'occasion de ces pensées sur les fleurs, notre poète retrouve une logique du pouvoir des mots, qui est celle qu'on voit en œuvre dans les rituels ancestraux et dans les incantations des devins-guérisseurs malgaches – et qui est aussi celle des récits bibliques de l'origine.
- 2 Quelle est la position de la culture malgache vis-à-vis des fleurs ? Dans son célèbre essai sur *La culture des fleurs*, Goody (1994) avait relevé le contraste saisissant entre les références foisonnantes aux fleurs dans les civilisations de l'Asie et de l'Europe et l'absence quasi totale de ce trait culturel en Afrique. Ainsi on s'apercevait que l'attachement aux fleurs n'est pas universel.
- 3 Dans la tradition malgache en tout cas, on ne peut pas dire que la figure poétique des fleurs soit absente. Mais l'intérêt porté aux fleurs n'est pas, comme c'est en général le cas en Europe, principalement visuel ; la fleur n'est pas considérée d'abord comme décorative. Il arrive bien que les expressions traditionnelles représentent la fleur², mais c'est souvent en tant que préfiguration du fruit ou parce qu'elle est le signe et l'annonce des saisons. Ainsi, dans le *hainteny* (Paulhan 1913, rééd. 1991 : VI-15, p. 154)³ :

*Ny akoholahy aza aty ambany aty
 Mahalala ny masoandro ho vaky
 Ary ny ambiaty an-tanety
 Mahalala ny ao am-pon'ny lanitra
 Le coq même qui est ici en bas
 Sait quand le soleil se lèvera*

Et l'*ambiaty* qui est sur la colline
Sait quelles sont les intentions du ciel

4 la floraison de l'*ambiaty* (*Vernonia appendiculata* Less., Asteraceae) est évoquée parce qu'elle annonce le moment de faire les semences du riz de printemps : comme le coq donne le signal du jour, l'*ambiaty* donne celui de l'an ou de la saison ; un autre *hainteny* dit de lui qu'il peut dompter, contraindre à l'obéissance l'année ou les saisons, *mahafolaka am-bozona ny taona* (Dahle 1877 : no 70, p. 22 ; rééd. Sims et Dahle 1962 : 234). On voit que ce qui intéresse ici la poésie traditionnelle, c'est, non la plante ou l'oiseau en eux-mêmes, mais leur mode de vie, leur inscription dans un ordre du monde, ce que le biologiste appelle leur écologie.

5 D'autre part, on remarquera que la fleur peut occuper une place dans la question des senteurs, si importante à Madagascar⁴, comme on le voit, par exemple, dans le proverbe (Rickenbacher 1987 : no 7485)⁵ :

Voninkazo manitra anaty ahitra
Hosihosena vao mamerovero
Fleur parfumée perdue dans l'herbe
C'est piétinée qu'elle embaume.

6 On verra que Rajaonah Tselatra joue dans ses textes sur le vocabulaire du parfum et des odeurs, au point d'ailleurs que la traduction en français en devient parfois difficile : nous avons rendu *hanitra* par « parfum, fragrance, senteur » (dans l'évocation du *sahamborozano*, du *telovoninahitra*, du *vahia* et du *datura*), *fofony* par « odeur », mais *fofony mandraraka* par « effluves odoriférants » (pour le *vahia*), *famerovero* par « effluves » (pour le *datura*), mais *fehiloaha mamerovero* par « couronne odorante » (pour le *vahia* encore).

7 Cependant, on aurait tort de croire que le parfum est, comme c'est souvent le cas en Europe, relié surtout à l'idée de fleur. Le mot même de *manitra*, « parfumé, embaumé », s'applique dans les expressions ancestrales généralement à la bonne odeur des fruits ou à celle du riz qui finit de cuire en attachant au fond de la marmite, et surtout au fumet de la viande boucanée ou grillée, comme on le voit dans le proverbe (Rickenbacher 1987 : no 5812a ; Cousins et Parrett 1871 ; Domenichini-Ramiaramanana 1971, n° 2342) :

Sabora raiki-molaly
Na manitra aza mangidy
Gras de bœuf recouvert de suie,
Bien sûr il embaume, mais il est amer.

8 On se souvient que le linguiste Dahl (1992), expliquant le nom divin *Andriamanitra*, littéralement « Prince-parfumé » y reconnaît le sens étymologique de la bonne odeur de la viande brûlée des sacrifices, qui monte jusqu'à Dieu.

9 Dans l'usage traditionnel qui est fait des plantes, les senteurs sont souvent celles des fruits, des feuilles, des racines, des bois, des écorces, des résines, autant et plus que des fleurs. Cela se retrouve dans les figures de la poésie orale, comme dans le *hainteny* (Paulhan 1913, rééd. 1991 : VII-13, p. 178) :

Razoky va no manitra voan-kazo ?
Sa Razandry no manitra ravin-kazo ?
No dia manitra Andriana ny trano
— *Tsy Razoky no manitra voan-kazo*
Tsy Razandry no manitra ravin-kazo
Fa ny fitia havana no be
Ka ny trano no tonga manitra Andriana

Est-ce Frère-aîné qui a un parfum de fruit
 Ou bien Jeune-frère qui a un parfum de feuille
 Que la maison ait le parfum du Roi ?
 — Frère-aîné n'a pas un parfum de fruit
 Jeune-frère n'a pas un parfum de feuille
 Mais l'amour pour le parent est grand
 Et la maison a eu le parfum du Roi.

- 10 Aussi, quand Rajaonah Tselatra insiste sur l'odeur du vahia, c'est en mettant sur le même plan « le parfum de ses feuilles [qui] franchit les caps, et la senteur de ses fleurs [qui] saisit ceux qui se tiennent de l'autre côté de l'eau ». Et de fait, l'observateur botaniste relève que ce sont « les feuilles et les fleurs flétries » de cette plante qui « exhalent une douce odeur [et donnent une infusion théiforme très agréable] » (Humbert 1923, citant Perrier de la Bâthie).
- 11 S'il est vrai que la perception malgache des fleurs et des plantes transparait dans les textes de Rajaonah Tselatra, il n'en reste pas moins que c'est la tradition littéraire européenne du XIX^e et du début du XX^e siècle qui lui a fourni le patron de ses méditations. Le titre de la série, le principe de consacrer un texte séparé à chaque plante, et de lui attribuer une signification ou une idée morale font penser au célèbre recueil *Le langage des fleurs* de Charlotte de La Tour (1819), qui a connu un grand succès, a été traduit dans plusieurs langues et a inspiré toute une littérature sur la symbolique des fleurs, en particulier en France et en Angleterre. D'abord diffusés dans des ouvrages destinés à un public cultivé, ces thèmes sont ensuite passés dans la littérature des revues populaires et des almanachs. Les significations que Madame de La Tour attribue aux fleurs sont souvent de l'ordre de la galanterie : le réséda, par exemple, veut dire « Vos qualités surpassent vos charmes »... C'est en tout cas ce qu'on en a retenu le plus souvent : Seaton (1985 : 73) écrit que ce langage des fleurs est un vocabulaire qui donne des mots et des phrases utiles pour le déroulement d'une fréquentation (*love affair*). C'est certainement vrai — et en un sens cela rappelle les *hainteny* merina, qui avaient aussi cette fonction galante. Mais les plantes de Madame de La Tour pouvaient aussi renvoyer à des significations moralisantes, qui rappellent parfois de manière frappante ce que nous lirons chez Rajaonah Tselatra. Ainsi, sur la Guimauve, emblème de la Bienfaisance, nous lisons chez la femme de lettres française de l'âge romantique (de La Tour, s.d. : 64-65) :
- La guimauve est l'amie du pauvre. Elle croît naturellement le long du ruisseau qui le désaltère, et autour de la cabane qu'il habite ; mais elle se prête à la culture, et on voit quelquefois ses tiges modestes se mêler aux fleurs de nos jardins. Elle n'a ni amertume ni rudesse, son aspect est agréable et doux ... Cette tendre mère [la nature] a souvent caché, dans les plantes comme dans les hommes, les plus grandes vertus sous la plus modeste apparence.
- 12 Quant au Cornouiller sauvage, si sa signification est la Durée, c'est parce que « le cornouiller ne s'élève guère qu'à la hauteur de dix-huit ou vingt pieds : il vit des siècles ; mais il est très lent à croître ; on le voit fleurir au printemps, cependant il ne cède qu'à l'hiver ses fruits d'un rouge éclatant » (ibid., p. 117).
- 13 Nous retrouverons à plusieurs reprises chez le poète malgache cette attention à la vie de la plante, à son port, qui symbolise les attitudes, humbles ou superbes, de l'homme.
- 14 Le thème des fleurs est d'ailleurs fréquent chez les écrivains malgaches contemporains de Rajaonah Tselatra. On trouve en 1910 chez un poète qui signait Radium Rhosalis une composition *Ny hafatry ny Voninkazo*, « Le message des Fleurs », qui énumère dix-sept

espèces, pour la plupart des fleurs des jardins avec des noms en français, images convenues du sentiment amoureux (dans : Nirhy-Lanto Ramamonjisoa 1996 : 233-236). Dondavitra écrit en 1909 un *Lisy tapaka*, « Lis coupé », auquel fait écho en 1911 *Ny Lisy tapaka* de Jupiter (Justin Rainizanabololona de son vrai nom) ; ces poèmes expriment une nostalgie amoureuse, qui peut être aussi la nostalgie d'un royaume brisé (*ibid.*, 430 et 441-442, commentaire 51-52 et 453). Un exemple caractéristique est le poème du même Jupiter, *Ny Pikako* (« Mon Oeillet »), que Nirhy-Lanto Ramamonjisoa interprète en montrant qu'il renferme un symbolisme caché : l'oeillet, la plus belle des fleurs, préférée à la verveine, au lis, au dahlia, au ne-m'oubliez-pas, à la violette et à la rose, est l'image de celle qu'on ne voit point *santionan'ilay tsy hita*, la souveraine éloignée, qui est la femme préférée, mais aussi allusion très discrète à la reine de Madagascar, envoyée en exil par les Français (dans : Nirhy-Lanto Ramamonjisoa (2001 : 74-77, discussion pp. 26-29).

- 15 La thématique des fleurs continue à courir chez les poètes plus récents, par exemple chez Dox (1913-1978). Dans son sonnet *Nitady*, « J'ai cherché », il reprend la figure de l'aimée qui est la fleur la plus belle, en y joignant le motif de la modestie, car sa fleur à lui est l'*avoko* (*Vigna angivensis* Baker, Fabaceae), plante qui pousse *eny an-tsefatsefa-bato*, dans les fissures des rochers : *Voninkazo kely tsotra, tena teraky ny taniko!* (Petite fleur simple, vraie fille de mon pays !) (dans : Rasendra 1994 : 153).

- 16 On remarque que Dox a choisi ici non plus une fleur des jardins, introduite, comme l'étaient le lis ou l'oeillet, mais une plante de la nature malgache, mentionnée dans les proverbes et les *hainteny*, pour son tubercule comestible, mais aussi pour sa fleur rouge (Rickenbacher 1987 : no 369b ; trad. Domenichini-Ramiaramanana 1971, no 1038) :

Androngo nilanja vonin'avoko
Ny mihinana tsy toy inona
Fa ny mielo mena no tsy tany!
 Un lézard gris porte une fleur d'orobe
 Manger n'est rien
 Mais porter ombrelle rouge !

- 17 Pour Dox, le choix d'une telle plante représente évidemment une revendication d'authenticité : la belle est le rejeton de *taniko* mon pays, ma terre, on peut comprendre : ma patrie.

- 18 Ce qui devait devenir explicite chez un Dox est sans doute déjà présent, plus discrètement, chez Rajaonah Tselatra. Le choix des fleurs dans lesquelles il cherche ses symboles contraste grandement avec les choix des poètes des années 1910 que nous venons de mentionner. Sur dix fleurs, sept sont des plantes endémiques à Madagascar ou naturalisées, l'une est un arbre fruitier commun, une autre est une mauvaise herbe, et une seule est une fleur des jardins⁶ : dans l'ensemble, on voit que les plantes qui évoquent l'association avec les étrangers *Vazaha* ont été évitées. On peut en particulier noter qu'aucune orchidée n'apparaît dans cette liste. Il y a là un paradoxe, qui n'est que d'apparence : on trouve pourtant à Madagascar de nombreuses orchidées endémiques, dont les fleurs spectaculaires ont passionné les amateurs européens⁷. D'ailleurs, Radium Rhsalis, l'imitateur malgache de la poésie française sur les fleurs que nous avons cité un peu plus haut, ne manque pas, quant à lui, de parler de l'*orchidée*, la nommant, en français, à côté de la marguerite, de l'héliotrope, etc. L'orchidée qui est, pour l'amateur européen, typique de l'originalité de la flore malgache, pour les poètes malgaches est une fleur *vazaha*. C'est sans doute pour cela que Rajaonah Tselatra ne s'y intéresse pas.

- 19 Mais l'originalité de Rajaonah Tselatra est plus frappante encore dans la volonté de rompre avec une littérature d'imitation servile pour renouer avec le style et les manières de penser de la tradition ancestrale. Il a certes, comme nous l'avons vu, emprunté à des modèles européens l'idée d'une littérature florale, idée qui traverse plusieurs de ses compositions notamment les *Tenin'ny voninkazo*, « Propos des fleurs », l'un des textes de la série intitulée *Tenin'izao tontolo izao*, « Paroles, ou propos du monde entier » (I, pp. 99-100)⁸. Mais le dessein qui l'anime est bien différent de celui des poètes qui voient dans le langage des fleurs une simple convention esthétique et sentimentale. Ce qu'il cherche est de transmettre un message moral. Nous verrons que l'image de la fleur est souvent plutôt un prétexte, qui sert d'ouverture à des développements sur les vertus et les vices de l'homme. En cela il retrouve la tradition de la littérature des *anatra*, « conseils et remontrances », mise par écrit au XIX^e siècle, dont un exemple a été publié récemment (M. Rajaona 1997).
- 20 Cette veine moralisante fait penser aussi aux sermons des évangélistes malgaches, qui, dans la période suivant la conversion de la Reine (1869), s'attachaient plus à développer des pensées morales qu'à prêcher le salut en Christ, à l'étonnement et au scandale des missionnaires britanniques. Raison-Jourde relève des témoignages d'une lecture de la Bible privilégiant les genres sapientiaux. Plusieurs passages du livre des *Proverbes* pouvaient en effet rappeler les expressions de la sagesse malgache, comme « *L'œil qui se moque d'un père et qui dédaigne l'obéissance envers une mère, les corbeaux du torrent le perceront, et les petits aigles le mangeront* » (pr. 30, 17), ou : « *Celui qui trouble sa maison héritera du vent, et l'insensé sera l'esclave de l'homme sage* » (pr. 11, 29), et bien d'autres. Sewell note ainsi à son grand mécontentement qu'un prédicateur ait pu proposer de prendre comme texte pour son sermon pr. 30, 33 : « *Car en pressant le lait on extrait le beurre, en pressant le nez on extrait le sang, en pressant la colère on extrait la querelle* » ! Ce qui indignait ici Sewell, c'est que le prédicateur certes possédait une Bible et savait la lire, mais qu'il « *était dans un état d'ignorance complète de ce qu'elle contenait* » et qu'il « *ne faisait jamais que la feuilleter, lisant un verset ici, un autre là* » ; il reconnaît pourtant que « *les Proverbes étaient probablement pour lui la partie la plus intéressante à lire de cette façon* »⁹. On verra que le livre des *Proverbes* a pu être une source d'inspiration pour Rajaonah Tselatra. On entrevoit ainsi dans la méditation sur le *vahia* un écho du célèbre éloge de la « femme forte », ou de la femme vertueuse (pr. 31, 10-31). On trouve d'ailleurs à plusieurs endroits dans les *Proverbes*, et ailleurs dans la Bible, des références au thème, si fréquent chez Rajaonah Tselatra, de la couronne en tant que récompense ou distinction morale. Les expressions du poète sur ce thème sont celles de la traduction malgache de la Bible, par exemple en 4, 9 :
- Dia hasiany fehiloha mahafinaritra ny lohanao;
Eny, satro-boninahitra tsara tarehy no homeny anao.
Et elle mettra une couronne merveilleuse sur ta tête ;
Oui, c'est une couronne de gloire magnifique qu'elle te donnera.*
- ou en 14, 24 :
- Satro-boninahitry ny hendry ny harena ;
Fa ny fahadalan'ny adala dia fahadalana ihany.
Leurs richesses sont une couronne de gloire pour les sages ;
Mais la folie des fous, c'est toujours folie*¹⁰.
- 21 Les missionnaires britanniques ont tenté de lutter contre ce style de prédication, parce qu'ils y voyaient des joutes oratoires menées par des individus doués pour convaincre, mais qui ne servaient pas l'annonce de la Bonne nouvelle. Les formes sont assez

proches de celles du *kabary* malgache, pour preuve ce passage de la revue missionnaire *Teny Soa*, « Bonnes Paroles » (juin 1874, p. 92 ; cité par Raison-Jourde 1997, p. 566) :

Dès qu'un prédicateur a décidé de prêcher à la campagne, il cherche de belles paroles et des paraboles qui font frémir. Quand il prêche et qu'il voit que les gens commencent à frétiller de joie, il lance ses fameuses comparaisons et tout l'auditoire se met à hurler comme dans un combat de taureaux.

- 22 Rajaonah Tselatra n'est pas très éloigné de ces prédicateurs. Lui qui montait des spectacles musicaux dont le but était de promouvoir Noël en tant que fête morale (Raison-Jourde 1997 : 561) avait conscience de ce que la manière de convaincre voulue par les missionnaires britanniques ne soulevait guère l'enthousiasme des foules. Il pouvait retrouver dans le livre des *Proverbes* et dans le langage biblique en général, comme dans la musique pieuse, une résonance avec les expressions de la poésie et de l'art oratoire malgaches. Dans les « Cinquante Fleurs », les allusions bibliques sont fréquentes. Elles sont parfois croisées avec des références aux proverbes malgaches. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, quand Rajaonah Tselatra parle dans la méditation sur le datura de ceux qui « voient l'égratignure sur le front de celui qui est devant eux » tandis que « ceux qui sont derrière eux voient la plaie qui est sur leur nuque », on pense évidemment au verset de la paille « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? » (Matthieu 7, 3). Mais ici, à l'image de la paille et de la poutre est venue se substituer une image qui renvoie à l'un des proverbes malgaches les plus souvent cités : *Miharihary hoatra ny vay an-kandrina*, « Bien en vue, comme la plaie sur le front » (Rickenbacher 1987 : no 3412 ; Domenichini-Ramiaramanana 1971 : n° 569).
- 23 Ces allusions ne vont pourtant jamais jusqu'à la citation explicite. Il est même remarquable que les textes semblent éviter de mentionner Dieu et en général de parler de religion. Si on sait que l'auteur avait été un excellent élève des écoles missionnaires, et qu'il devait finir sa vie comme pasteur, cette absence ne peut être un hasard : probablement l'anticléricalisme de l'administration coloniale de cette époque imposait-il cette discrétion au poète publiant dans le très officiel *Vaovao frantsay-malagasy*. Ceci est d'autant plus probable que dans son opuscule de sentences morales *Teny Volamena* (« Paroles d'Or »), publié à compte d'auteur dans la même année 1912, les références à Dieu, au Christ, à l'Évangile sont très nombreuses.
- 24 Quoi qu'il en soit, en dégageant ces dix textes de toute référence explicite à la religion, Rajaonah Tselatra leur confère une atmosphère particulière, qui rappelle les courants littéraires romantiques mystiques allemands et français. C'est l'idée que dans la nature, tout est harmonie et que le savoir privilégié du poète sur la vie des plantes lui confère un statut de poète-prophète (Knight 1986 : 19-21). « Il faut, pour connaître la nature, devenir un avec elle. Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse, toute la force et toute la fleur de l'existence humaine, sont nécessaires pour la comprendre, et le véritable observateur est celui qui sait découvrir l'analogie de cette nature avec l'homme, et celle de l'homme avec le ciel », écrit Madame de Staël dans *De l'Allemagne* (citée par Knight, p. 41).
- 25 Ainsi, dès le premier poème de Rajaonah Tselatra, dans les mots « *La différence de l'homme, c'est sa lumière qui se sépare des ténèbres, une huile qui surnage à la surface de l'eau, car l'homme est corps possédant raison et âme* », on retrouve des thèmes familiers au lecteur de la Bible. Nous sommes renvoyés à la Genèse : « Il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux » (Genèse 1, 2), mais aussi au Nouveau Testament avec la phrase de Paul qui dessine une tripartition de l'être

humain : « *Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps soient conservés irréprochable lors l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ* » (1Timothée 5, 23). De même, dans sa méditation la fleur de vonenina, où l'on voit un homme se demander comment garder au mieux sa vie : « *Si je travaille avec excès, mon corps sera épuisé... Si je m'amuse trop je causerai la perte de mes affaires...* », on entend comme un écho de la parabole du Riche insensé du chapitre 12 de Luc : « *Il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je... Voici ce que je ferai : j'abattrai mes greniers...* » Mais dans l'Évangile, c'est Dieu qui répond pour montrer la vanité des questions de l'homme, tandis que chez Rajaonah Tselatra, c'est l'auteur qui répond, prêchant une leçon morale, la tempérance.

- 26 Mais au-delà des réminiscences bibliques, nous voyons la position de Rajaonah Tselatra se rapprocher de celle des poètes romantiques et préromantiques, chez qui les fleurs sont les figures d'une eschatologie d'origine chrétienne et théosophique réalisée : « *Nous tresserons des guirlandes de fleurs, de fleurs immortelles* », écrivait le poète orphique Ballanche (Knight 1986 : 21). Si l'on veut bien suivre l'enchaînement de ses textes, tout au long desquels il prend littéralement le lecteur par la main, l'amenant à cueillir des fleurs morales afin de les disposer en couronne, enjoignant son lecteur, devenu disciple, à le suivre étape par étape, nous découvrons un programme.
- 27 Dès le premier des textes, il pose les fondations de ce qui le guidera dans les dix poèmes qui suivront ; c'est la connaissance de soi : « *La toute première gloire de l'homme c'est la connaissance de soi, par laquelle il sait se distinguer de l'animal ainsi que du minéral et du végétal* » (Méditation 1, sur le *seva*). Puis il donne une clé pour l'accès à cette connaissance et annonce un effort, véritable acte d'abnégation : « *Il a entre ses mains la clé de l'ouverture des connaissances ardues, et de l'effort qui tirera le bonheur jusqu'à ses contemporains* » (Méditation 2, sur le *vahindrano*). Il ordonne ensuite à chacun le réveil, autrement dit le retour à la réalité à laquelle il a pu avoir accès : « *Il te faut donc te réveiller dès aujourd'hui* » (*ibid.*). Il donne alors le principe qui dirige le poète et que chacun doit faire sien : la traduction du langage de la nature : « *Cette fleur si aimable désire se placer sur ta tête, et tu peux la saisir au moment où tu en déchiffres le message* » (Méditation 5, sur le *vahimarefo*). Il explique comment atteindre l'autonomie : « *Mieux vaut être le sage qui se réprimande lui-même que d'être puni par les autres* » (Méditation 9, sur le *datiora*). Pour finir, nous arrivons à la consécration, qui est la tempérance, une coupe emplie juste comme il le faut, le chemin à suivre pour une vie accomplie : « *La tempérance est une coupe qui aujourd'hui n'est pas pleine à moitié, mais qui à l'avenir ne sera pas un fond de verre. Celui qui sait poursuivre ce but est un sage, et il peut traverser cette vie comme il convient* » (Méditation 10, sur le *vonenina*).
- 28 On peut penser à l'attitude des poètes-prophètes, comme Arthur Rimbaud, qui déjà croyait que « *La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière* ». Mais, pour Rimbaud, « *il s'agit de faire l'âme monstrueuse* ». Pour lui, certes, le poète « *se fait voyant* », mais c'est « *par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* »¹¹ ; c'est dire que l'idéal de Rimbaud dans sa démesure est bien l'inverse de la tempérance et de la modération que prône Rajaonah Tselatra.
- 29 Ainsi, le poète malgache ne revendique pas la posture révolutionnaire du prophète. Cela n'empêche qu'il se reconnaît un pouvoir sur le monde, celui d'amener par la parole les hommes à être meilleurs. Il corrige en quelque sorte le monde, et retrouve par là la liberté d'action du devin-guérisseur de la tradition malgache en face du Créateur, telle que la décrivent les textes recueillis par Sambo (1993 : 20-21) : *Ovako Zañahary zay tsy natônao soa sy tsy natônao tsara*, « Dieu, je change ce que tu n'as pas bien fait, ce que tu

n'as pas fait excellent ». Or nous savons que cette capacité des devinsguérisseurs à agir sur le monde repose pour une grande part sur une manipulation des mots, sur des relations métaphoriques ou métonymiques, des rimes et des assonances, autant et plus que sur les caractères des végétaux qui servent de remèdes. Dans le sud-ouest de Madagascar, par exemple, une femme peut employer comme charme pour s'attacher un homme le bois du *mamiaho*, le « je-suis-doux », ou le « je-suis-chéri » (*Scoparia dulcis* L., Scrophulariaceae) ; et, pour écarter des maux redoutés comme l'horrible chancre du *kialo*, on peut recourir à la plante *voafaria* (*Cardiospermum halicacabum* L., Sapindaceae) dont le nom semble vouloir dire « pris-et-rejeté »... Il arrive même parfois que le nom populaire de la plante ne soit pas assez évocateur pour se prêter à l'usage qu'on doit en faire dans le rituel ; elle est alors connue par les devins-guérisseurs sous un autre nom, qui en explicite le pouvoir, comme quand le tamarinier, *kily*, est appelé *hazomahavelo*, *hazomanahy*, « bois de guérison, bois de protection ». Une incantation peut commencer par la récitation des nombres, un, deux, etc., jusqu'à six, *enina*, qui est aussi *eni-noro*, *enin-kavelomana*, « comblé de bonheur, comblé de vie ». Ou bien les effets attendus du sacrifice d'une tête de bétail peuvent s'exprimer sous la forme d'une série de jeux de mots avec les noms des morceaux de la bête qu'on découpera pour la cuisine rituelle¹². Nous savons que ces « jeux de mots » ne sont pas des jeux, mais des arguments, des paroles vraies et efficaces. On les retrouve dans d'autres traditions, aussi bien dans le rituel¹³ que dans le mythe (dans les récits bibliques de la Genèse, les étymologies populaires sont convoquées non comme des ornements rhétoriques, mais comme appui à la révélation).

- 30 Le « langage des fleurs » de la littérature européenne du XIX^e siècle avait hérité d'un procédé d'expression introduit de Turquie au XVIII^e siècle au moment de la mode orientalisante, le *sélam*, un art de composer des messages raffinés, plus ou moins secrets, à l'aide d'une association d'objets symboliques qui pouvaient souvent être des fleurs. Le code en était compréhensible grâce à des figures portant sur les noms de ces objets. Les historiens de la littérature qui ont étudié ce courant affirment qu'il n'y a là aucun symbolisme, justement parce que la clé se trouve dans des jeux de mots. Pour Seaton, « la signification des objets n'est pas symbolique, mais se rapporte à des mots qui riment avec le nom de l'objet » ; et un peu plus loin : « La nature du langage du *sélam* n'est pas symbolique, elle se rapporte à des expressions bien connues qui riment avec le nom des objets. La poire (armoude) n'est pas étudiée pour telles idées qu'elle pourrait suggérer, mais bien pour d'autres mots qui riment avec son nom, comme *omoude* (espoir) » (Seaton 1995 : 61, 62). La portée de ce code serait donc réduite à de simples moyens mnémotechniques, « une façon de mémoriser des vers qui riment avec le nom de ces objets » (Wuyts 1996 : 311). L'anthropologue quant à lui verra dans de telles phrases une définition singulièrement étroite du symbolisme : il sait que ces rimes et ces assonances ne sont pas de simples jeux. Il est vrai que dans la littérature florale du XIX^e siècle, avec Madame de La Tour et ses imitateurs, la portée symbolique de ces rapprochements avait disparu, pour laisser place à un amusement bourgeois. Mais quand Rajaonah Tselatra rapproche — dans la plus classique tradition malgache — la fleur du *vonenina*, la pervenche, qui est chez lui la tempérance, du mot *enina*, « pourvu, suffisant, juste ce qu'il en faut », et qu'il l'oppose à *nenina*, « le regret », il redonne force et efficacité aux mots.
- 31 Il crée ainsi une synthèse, qui n'est pas faite pour troubler l'ordre du monde, mais bien pour en perpétuer les valeurs et les normes. Il se fait finalement le prédicateur d'une morale bien établie, identifiant dans la Bible et dans la littérature des fleurs ce qui

correspondait le mieux à la sagesse ancestrale malgache, celle qui prône la modération, l'harmonie des relations, le juste équilibre comme moyens de réussite et d'élévation dans la société.

Dia tsy misy teny lava

Ary tsy zato tsy arivo

Ary tsy vitsy tsy mahalana

Tsy maro tsy matevina

Je ne vous dirai pas de longues paroles,

Elles ne seront ni cent ni mille,

Ni peu nombreuses, ni espacées,

Ni nombreuses, ni épaisses¹⁴.

Cinquante fleurs, tressées en couronne de gloire pour l'homme

Traduction du texte et commentaires

Première fleur : le *vonin-tseva*. La Connaissance de soi

La toute première gloire de l'homme c'est la connaissance de soi, par laquelle il sait se distinguer de l'animal ainsi que du minéral et du végétal.

La différence de l'homme, c'est sa lumière qui se sépare des ténèbres, une huile qui surnage à la surface de l'eau, car l'homme est corps possédant raison et âme, et ainsi avec les insensés et les morts, ensemble ils ne peuvent être drapés.

Telle la fleur du *seva* qui se détourne de la poussière pour envoyer sa grappe orangée prendre souffle dans l'azur du firmament — telle est la tête de l'homme qui s'élève, en sorte que les singes n'atteignent point la hauteur de ses talons.

L'homme respire dans la noblesse de son être. La plante de ses pieds touche la terre, mais sa dignité réside dans les hauteurs.

L'homme de mérite connaît sa supériorité, aussi ne peut-il se prosterner devant des gris-gris de bois, ni dépenser l'huile à oindre des pierres.

Toutes les créatures, loin de le dominer, sont ses servantes. La tempête et le tonnerre travaillent pour lui, la terre ferme et les océans le portent à dos, les bestiaux et les volailles ne sont que les ustensiles de son ménage et les animaux sauvages son gibier.

Jamais celui qui a la connaissance de soi ne sera semblable aux êtres de la terre : son corps n'est pas recouvert de feuilles, son souffle n'est pas entraîné par des ailes, son esprit n'est pas logé dans des écailles, et son cœur n'est pas enveloppé dans un corps de quadrupède. Dans l'écart qui demeure entre eux, il y a place pour la masse des hommes sauvages [p. 200].

Ils sont des monstres, ceux qui ont des jambes d'homme, mais dont la tête est semblable à celle de l'âne, ceux qui se parent le corps, mais qui partagent le nid du dort-le-jour, et enfin ceux dont les lèvres parlent d'amour, mais dont les mains ont les serres de l'aigle pour griffer leur prochain.

L'homme sans mérite est un bel oiseau ou bien un tronc d'arbre recouvert de chair.

L'homme véritable se connaît lui-même, il sait garder sa gloire, et son caractère ainsi que ses œuvres qui se lèveront comme mille témoins pour en attester.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 788,

16 févr. 1912, p. 3336.

Pl. 1. La fleur de Seva.

Curtis's Botanical Magazine (conducted by Samuel Curtis, The descriptions by Sir William Jackson Hooker), 55, (2824), 1828 : *Buddleia madagascariensis*, Madagascar Buddlea.



Fonds documentaires de botanique, Muséum national d'histoire naturelle

Commentaire

- 32 Le *seva* est *Buddleia madagascariensis* Lam., Loganiaceae. (L'autre *seva* ou *sevabe*, qui est une plante très commune, *Solanum auriculatum* Aiton, Solanaceae, ne convient ici ni par ses caractères ni par sa réputation : c'est une plante plutôt méprisée, qui sert à différents usages de nettoyage.) Les caractères que retient la description de Rajaonah Tselatra sont le port et la position de sa fleur. Celle-ci est en effet souvent plus haute que l'homme puisque le *seva* est un arbuste pouvant atteindre de 2 à 4 mètres, voire 8 mètres lorsque son port est lianescent. Ses inflorescences en grappes (le botaniste parle de thyrses ou panicules) jaune foncé, orange ou saumon, sont disposées à l'extrémité des rameaux et souvent dressées vers le ciel.
- 33 On reconnaît des allusions bibliques, avec l'opposition entre lumière et ténèbres, la tripartition de l'homme en corps, raison et âme, dont nous avons déjà parlé. Le paganisme ancestral malgache est évoqué en des termes qui font penser aux sermons, quand il est question de vénération des gris-gris de bois et des pierres.
- 34 Le « dort-le-jour » est un oiseau, l'engoulevent malgache, *Caprimulgus madagascariensis*, qui dort la journée et se montre actif le matin et le soir. Mais on peut entendre aussi ici un écho d'expressions bibliques : « *Ceux qui dorment dorment la nuit et ceux qui s'enivrent s'enivrent la nuit...* » (1Timothée 5, 7).

Deuxième fleur : le *vahindrano*. La connaissance

Elle est une liane qui a longtemps rampé, se ramifiant sans qu'on en trouve les extrémités : son sommet pointe les étoiles ; son corps tapisse le sol sûr ; ses feuilles

surplombent les petites îles ; ses racines s'enfoncent dépassant les semences de mille ans, et encore rampant à la poursuite du soleil. Je vois les fruits — qui me font saliver — au-dessus des livres empilés sur les étagères, mais ce sont ses fleurs que recherchent mes yeux. Cependant, quand je commence à regarder devant moi les hommes de mérite, je vois sur leurs têtes les fleurs blanches tirant sur le rouge de la *vahindrano*, qui sont cette connaissance glorieuse, que les forêts de la terre ne sauraient cacher.

C'est là l'une des splendeurs de l'homme. Sa raison n'est point comme de la vase se décantant dans sa tête, mais comme un héros porté par son rêve à explorer le monde — il a entre ses mains la clé de l'ouverture des connaissances ardues, et de l'effort qui tirera le bonheur jusqu'à ses contemporains.

C'est parce qu'existe la connaissance qu'on peut savoir qu'il y a vraiment des hommes sur la terre. Celui qui ne l'a pas n'est qu'un corps chargé d'une effigie humaine.

Le crâne seul ne vaudrait pas un sou, mais la connaissance qu'il contient, tout l'or du monde ne pourrait l'acheter.

La cervelle sans la connaissance, on ne pourrait même pas en faire une soupe, mais celle où siège la connaissance, ce qu'elle contient peut donner le progrès et le bonheur.

La connaissance se tient loin au-dessus de la beauté et des parures. Ceux qui ne la possèdent pas deviennent esclaves de ces choses, tandis que ceux qui la possèdent en sont les maîtres. Nulle gloire à devenir le frère de l'argent, qui n'est que le serviteur de ceux qui ont le savoir [p. 201].

La tête de celui qui a la connaissance est un livre : chaque circonstance assemble les caractères d'imprimerie dans les pages de son cerveau. C'est lui qui est le père du travail de raison, et aussi la mère du travail corporel qui l'a mis au monde.

Celui qui a la connaissance est le vrai maître du monde — il n'a pas eu à emprunter la terre : il l'a travaillée et en a recueilli l'essence. Tant qu'il est vivant, il est la fierté de sa lignée, et une fois mort, il couronne de gloire sa descendance.

Il te faut donc te réveiller dès aujourd'hui — examine ta tête : la folie n'y serait-elle pas ? Prends les fleurs de *vahindrano* pour t'en faire une couronne : aie la connaissance — recherche-la jusque sur les bancs de l'école, extrais-la du cœur des livres, et saisis-la dans les objets qui sont à la portée de ta raison. Et ne déshonore pas ton œil qui se ferme sur cette terre, pour que les vivants ne tournent pas en dérision ce crâne vide qui sera inhumé dans le tombeau.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 789,

23 févr. 1912, p. 3339.

Commentaire

- 35 L'identification botanique de cette fleur est incertaine. Le nom de *vahindrano*, qui signifie littéralement « liane d'eau », ne figure pas dans les dictionnaires ni dans les inventaires. Mais Abinal et Malzac connaissent un *vahirano* « plante grimpante, esp. d'Asclépiade », définition qui vient en fait du dictionnaire de Richardson (1885), mais qui ne semble pas bien correspondre avec ce que Rajaonah Tselatra dit des fruits de cette plante. Le poète l'avait aussi citée dans l'un de ses *hainteny*, l'appelant *vahindrano miantampy ala*, « la liane d'eau qui enjambe la forêt » (*Hainteny* 5, I, p. 17).
- 36 On note qu'ici, comme pour la première fleur, le port de la plante est l'un des traits retenus comme les plus importants. Nous verrons que c'est très souvent le cas.

Troisième fleur : le *telovoninahitra*. Le savoir-faire

Le *telovoninahitra* ne cherche pas à nous éblouir par une couleur éclatante, ni à nous séduire par des tiges élancées : il a une couleur sang-de-taureau et son charme demande du temps pour l'apprécier ; sa fleur est emplie d'un parfum qui donne aux vents leur honneur et qui fait chavirer le nez qui se penche sur elle. Elle est elle-

même son propre honneur. Les jeunes gens ont avoué leur admiration en lui donnant un nom qui fait d'elle un haut dignitaire.

Cependant, si tu veux connaître sa véritable beauté, vois qu'elle est l'une des splendeurs de la couronne des hommes de mérite, et qu'elle revêt le nom nouveau de : savoir-faire.

Toutes choses sur la terre ont capitulé depuis longtemps pour se plier à la volonté de l'homme : elles se partagent entre produits et outils du travail, elles se sont bousculées pour s'agenouiller devant la tête sage, et elles lui offrent leur trésor précieux, qui est le savoir-faire.

Voici le bois et le cuivre, le bambou et même le boyau de mouton, ils acceptent de s'unir pour que les doigts de l'homme en jouent. Ils émettent des sons d'une douceur que les petits oiseaux ne sauraient imiter, pour bercer les oreilles des milliers qui les écoutent et caresser les cœurs dans les poitrines qu'ils atteignent.

Partout à travers le monde, toutes les industries apparaissent : menuiserie, charpente et maçonnerie, forge, orfèvrerie et peinture s'élancent entre les bras des hommes. La couture, les arts décoratifs, le tissage et la vannerie filent entre les doigts des femmes [p. 202].

Ceux qui savent toucher d'un instrument sont dénoncés par la voix de ces objets inertes, mais qui pourtant résonnent. Ceux qui savent construire sont signalés par l'élégance du bois et de la pierre. Le forgeron et l'orfèvre sont célébrés par leur habileté rendue visible dans le fer et dans l'or. La brosse et les couleurs louent la grandeur du peintre. Le fil à coudre et les tissus proclament la maîtrise de la couturière. Enfin, le textile et les fibres qui font de la femme leur fierté glorifient la tisserande et la vanneuse.

Ces savoirs et les autres semblables sont l'échelle qui conduit à l'estrade de la gloire, et les degrés d'argent qui montent vers la renommée.

Mais cela ne s'arrête pas là, car le savoir est le sac qui contient la fortune ; il est la clé de la richesse, et la chambre où doit entrer celui qui cherche le bonheur. Il est anneau d'or, broche d'or, diadème d'or, il est joyau et gloire et en même temps lingot forgé.

Garde-le sur la tête. Couvre-toi comme d'un chapeau des talents qui correspondent à ton tour de tête. Le plus misérable, c'est celui qui vit, mais dont les bras et les jambes sont de pierre, et qui n'a jamais rien su par quoi on le puisse reconnaître pour un homme !

Vaovao Frantsay-Malagasy, 791,

8 mars 1912, p. 3348.

Commentaire

- 37 Le *telovoninahitra* pose un curieux problème d'identification : le dictionnaire malgache de Richardson (1885) donne ce nom et le traduit « *the flower of the red chrysanthemum* », tandis que celui d'Abinal et Malzac (1888) traduit par « violette » : deux plantes vraiment très différentes ! Mais dans la réédition de 1899, le Malzac se rallie à la traduction de Richardson « chrysanthème », et cette correction est maintenue dans les éditions suivantes, et se retrouve aussi dans les listes de Dandouau (1909).
- 38 Le dictionnaire des noms des végétaux de Boiteau (1999) ajoute des détails intéressants : « D'après Grandidier et Malzac ce nom fut donné à une variété de chrysanthème rouge importée et qui connut alors un grand succès. On comparait la fleur du chrysanthème au plumet de sergent ; d'où le nom malgache. » Et on voit dans les *Tantara ny Andriana* qu'en effet les « trois honneurs » (*telo voninahitra*) étaient bien le grade correspondant au sergent (*sahazany*) dans l'organisation de l'armée malgache de Radama (Callet 1908 : 1076). Malheureusement, Boiteau ne précise pas la référence de ces renseignements, qu'il attribue à Grandidier et Malzac.

- 39 Les éléments de description que donne Rajaonah Tselatra font plutôt penser à la violette. La couleur qu'il indique prête à discussion : *mivolondranombalahy*, litt. « couleur-de-sang-de-taureau ». Abinal et Malzac traduisent « rouge vif », mais pour nous, ce serait plutôt un rouge sombre qui peut tirer jusqu'au violet. Nous avons tenté une petite enquête auprès de personnes âgées dans les environs d'Antananarivo, mais sans succès : nos témoins se souviennent en effet que *telovoninahitra* était le nom d'une fleur, mais ils ont oublié à quoi exactement elle ressemblait.
- 40 Nous avons rencontré un problème de traduction avec le paragraphe où l'auteur parle de « toutes les industries ». Il énumère quatre métiers masculins. Mais, en français, cette énumération doit passer à six termes, puisque *rafitra* renvoie aussi bien au travail du charpentier qu'à celui du menuisier, et que *tefy* correspond à la fois à la forge (*tefy vy*, litt. « forge du fer ») et à l'orfèvrerie (*tefy volamena*, litt. « forge de l'or »).

Quatrième fleur : le *songosongomaitso*. La douceur

Le *songosongomaitso* n'est pas inférieur, il est humble. Sa supériorité ne frappe pas l'œil, elle est dans son utilité. Il fait les haies des plantations vivrières, et les bordures fleuries qui ornent les sentiers. On ne le voit pas décorer les tables, mais il règne aux palissades de ses résidences royales, protégé par les mille fers de lance de ses tiges.

La couronne de gloire resterait inachevée sans ce *songosongomaitso*, qui est la douceur.

La méchanceté est foudre pour le monde ; l'orgueil est glaive ; les mots durs et la malveillance sont sagaies, tandis que la douceur est la brise des champs pleine de senteurs qui ravivent l'être, musique émouvante des firmaments pour le repos de la pensée, et fil d'or qui coud ensemble les cœurs de ceux d'une même nation et d'une même cité, ceux d'une famille et d'un foyer.

La douceur est le fragile qui vainc les durs, le vulnérable qui fait trembler les audacieux, le souple en paroles qui peut conquérir le cœur des humains, elle a l'air du candide, mais possède la sagesse. Elle est l'âme de l'amour, que la tombe ne peut engloutir, et quand meurt celui qui la possédait, son souvenir n'en est que plus vivant.

Les doux respectent la dignité de l'homme, et ils rabaissent l'argent et les autres choses matérielles, pour les remettre à leur vraie place. C'est dans la bienfaisance qu'ils mettent la valeur, et non dans l'amour de soi. Le sais-tu ?

Malheur à toi, si tu es la coupe de poison — l'homme de belle apparence, respectable, riche, bien vêtu, mais de qui sortent les tourments pour autrui et l'affliction pour le prochain.

À chaque minute, garde en tête que ceux qui demeurent dans ton entourage, ceux qui dépendent de toi, ta femme et tes enfants, et jusqu'aux domestiques et aux mendiants, tous ensemble te prient de prendre cette fleur de la douceur. Prends-la donc pour t'en coiffer, puisqu'elle est la gloire que t'offrent mille cœurs.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 792,

15 mars 1912, pp. 3351-52.

Commentaire

- 41 Le *songosongo* est pour le botaniste *Euphorbia bojeri* Hook., Euphorbiaceae. Il est ici qualifié de *maitso*, « vert », peut-être une forme plus verdoyante de la plante. C'est une plante épineuse, originaire de Madagascar. Ses petites fleurs rouges éclatantes en ont fait une plante décorative qui a été largement diffusée dans le monde.

- 42 On la retrouve dans les *hainteny* de notre poète : *songosongo mamony mena*, « le *songosongo* aux fleurs rouges », opposé à *sahondravato mamony vony*, « l'aloés des rochers aux fleurs jaunes » (*Hainteny* 5, I, p. 17).
- 43 Le thème illustré par le *songosongomaitso* est étrange. Son rôle qui est de constituer une haie défensive par ses épines « fers de lance de ses tiges » n'empêche nullement Rajaonah Tselatra de développer l'idée paradoxale de la douceur du *songosongomaitso*, qu'il oppose — ce qui rend l'idée moins compréhensible encore — aux glaives et sagaies que sont, selon lui, les paroles dures et la malveillance. Il enjoint le maître de maison, qui a tout pouvoir sur sa femme, ses enfants et ses domestiques, de ne pas faire montre de méchanceté, d'orgueil ou de malveillance, et de prendre pour modèle le *songosongomaitso*, emblème de la douceur. Il se pourrait cependant que, sans l'expliciter, son intention soit d'aiguiller le mari potentiellement violent sur un exemple à suivre : une plante épineuse, porteuse de sagaies, qui ne les use que pour défendre sa famille ! Si telle est son intention, alors, les méditations sont fabriquées avec l'idée de changer son lecteur. Comprenez qui peut ! L'auteur donne des pistes, il oriente, pour faire « déchiffrer le message » de chaque fleur, principe qu'il livrera à la fin du poème suivant.

Cinquième fleur : le *vahimarefo*. La prudence

Le *vahimarefo* ne rampe pas sur le sol comme le chiendent, mais il ne s'exalte pas lui-même comme ces plantes qui croissent sur les branches des arbres ; au contraire, il dispose sa végétation dans les vallées chaudes et il couvre ses petites fleurs sous l'ombre de ses feuilles. Il est fragile, mais il sait se protéger, il est frêle, mais il est prudent, et c'est par ce caractère supérieur qu'il scintille dans la couronne de l'homme.

La prudence c'est la sagesse qu'on peut voir rayonner sur la tête ; elle désigne celui qui la possède comme ayant un flambeau au plus haut de son front. Le prudent dispose son existence en degrés ascendants, il ordonne ses affaires comme des vagues qui se succèdent, il organise son cerveau en rayons semblables à des tiroirs rangés. Il ne se précipite jamais, mais il sait prendre soin de se tenir hors de portée des regrets. Il ne s'alarme pas vite, ni ne s'émeut facilement, mais il examine les choses bien en détail, comme s'il voulait distinguer une mouche sur la lune.

Voici comment procède le prudent : à toute chose il donne sa place, à tout travail il donne son heure, à toute parole il donne son sens, à toute pensée il donne sa justesse.

C'est pourquoi les malheurs s'enfuient hors de ses murs, et seuls le frappent ceux qu'on ne peut prévoir. C'est pourquoi les maladies se tiennent à l'écart de son corps, et seules l'atteignent celles qu'on ne peut apercevoir. C'est pourquoi le désordre s'éloigne de sa porte : on ne voit ni marmites cassées, ni tabac à chiquer craché sur la tête, et même l'endroit où sont rangées les épingles manifeste son esprit.

Celui qui veut voir l'esprit de l'homme le visitera quand il s'ouvre à la prudence. L'esprit prudent n'engendre jamais le tumulte. Il prépare à l'avenir et même à l'imprévisible la place qui leur convient.

Cette fleur si aimable désire se placer sur ta tête, et tu peux la saisir au moment où tu en déchiffres le message.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 795,
5 avril 1912, pp. 3363-64.

Commentaire

- 44 Le *vahimarefo* est *Celastrus madagascariensis* Loes., Celastraceae. Il porte bien son nom qui se traduit littéralement « liane fragile, délicate », puisque le botaniste Perrier de la

Bâthie (1946) décrit l'aspect grêle de ses rameaux supérieurs et la petitesse de son inflorescence en panicule terminale.

- 45 C'est aussi ce caractère qui a marqué Rajaonah Tselatra et l'a inspiré pour le portrait moral de cette fleur. Comme le devin-guérisseur composant ses charmes, le poète joue ici à la fois sur le nom et sur les traits typiques d'une plante pour en déterminer les vertus.

Sixième fleur : le *tsiafakomby* jaune. Le savoir-être

Les fleurs du *tsiafakomby* se tiennent au sommet de rameaux tout garnis de piquants, car la plante entière en est sept fois couverte — même les bœufs ne peuvent y passer. Elle est fleurs et même gerbe de fleurs, son allure lui donne le droit de se vanter, et même les bourdons la reconnaissent, eux qui chantent sans s'arrêter en venant puiser son eau sucrée. Malgré tout, c'est encore pour elle une gloire de plus que d'accepter son rôle — qui est de servir son suzerain en faisant l'enceinte de la cité, en devenant le rempart orné à l'intérieur des fossés.

Elle mérite par-dessus tout l'éclat de la couronne de gloire de l'homme. La force de l'homme est dans sa vigueur et dans son esprit, mais c'est une force dont la vie s'écarte ou une bûche près du foyer, s'il n'a pas la possibilité de produire des fleurs. Ce n'est pas la force qui fait la gloire, mais les œuvres qu'engendre la force, ce n'est pas de savoir faire le fier, mais de savoir obéir.

Obéir aux pères et mères, obéir à l'instituteur, obéir au mari, obéir à ceux qui sont au-dessus de soi et aux gouvernants — c'est en agissant ainsi qu'on appartient à la classe où l'on voit les justes, les sages, et les fidèles. Aucune tête ne s'inclinera sauf celle qui les reconnaît pour sensés, et dans la gloire, on n'aperçoit que ceux qui en ont gravi les échelons.

Je sais pourtant que dans la solidarité entre les hommes, il y a des mouvements ascendants et descendants : la docilité et l'obéissance sont ascendantes, tandis que la bienfaisance et la charité sont descendantes. Et dans tout cela, l'honneur revient au supérieur, mais son cœur, qui est le plus précieux, s'en va aux inférieurs.

C'est aussi sur l'obéissance que reposent les activités et l'ordre sur la terre. La désobéissance ne produit rien sauf le désordre ; et le bonheur est anéanti dans le pays et dans la famille qui ne font pas de l'obéissance l'âme de leurs relations mutuelles.

Celui qui ne veut pas obéir cherche à chevaucher les nuages, et au contraire, il est redescendu dans la tête des bêtes sauvages, qui sont les plus stupides des bêtes — et cela démontre que le lot des insensés, c'est de ne pas savoir obéir.

Toi, en revanche, puisses-tu être sage. Saisis, pour qu'elle scintille sur ton front, cette jaune tiare qui porte à son sommet l'obéissance.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 800,

10 mai 1912, p. 3386.

Commentaire

- 46 Le *tsiafakomby* jaune est *Caesalpinia bonduc* (L.) Roxb., Fabaceae. Il s'agit, comme pour le *songosongomaitso*, d'une plante que ses épines font servir de haie défensive. Rajaonah Tselatra emploie pour le décrire l'expression *feno hery*, « tout garni de piquants », qui pourrait aussi vouloir dire « plein de force ». Mais on sait que *hery* était anciennement le mot propre pour les épines dont on fait les clôtures, puisque Webber (1853) donne *rova hery* pour « haie d'épines, mur hérissé de pointes ». C'est aussi le nom de certaines plantes épineuses (en particulier *Solanum erythracanthum* Bojer ex Dunal, Solanaceae), et pour les lecteurs de la Bible malgache, il évoque le verset : *voazona ny tany noho izay nataonao [...] Ary haniry tsilo sy hery ho anao izy*, « le sol sera maudit à cause de toi [...] il te produira des épines et des ronces » (Genèse 3, 18).

- 47 On notera que dans le deuxième et le troisième paragraphe, « obéir » est *manoa*, le mot qui désigne la reconnaissance que les sujets doivent au Souverain, garant de l'équilibre cosmique.

Septième fleur : le *sahamborozano* blanc. La maîtrise des désirs

La fleur du *sahamborozano* se tient sur une tige élevée. Elle s'étire à des mètres du sol pour gagner sa place, et il lui faut monter quatre degrés depuis sa racine pour qu'elle trouve les extrémités des rameaux où elle met sa parure. Sa figure est d'un blanc éclatant, qui éclaircit l'ombre de ses feuilles ; on dirait qu'elle est fille de la lune, et elle respandit au milieu des arbres par milliers. À l'intérieur de sa fleur, les filaments s'éparpillent comme de petits rayons de soleil, et font des rameaux tels la huppe de l'oiseau-veuve — on dirait qu'ils veulent se disperser au gré des vents, mais ils sont retenus à leur base par un mince filet. Son parfum, elle le garde en elle, et elle ne l'offre qu'au nez qui s'approche d'elle. Son nectar, elle le resserre fort, et elle ne le laisse sourdre que pour les abeilles qui viennent le prendre sur sa bouche. C'est là l'une des fleurs de la couronne de gloire de l'homme. La place du désir est tout en haut sur la tête, il hausse son honneur au sommet de la personne. Il est éclatant, il a la même teinte que la domination de la terre, et il respandit parce qu'il a la même figure que le bonheur. Le désir est plus grand que le monde — il cherche même à exister là où il n'y a rien. Il veut tout avoir, il veut parcourir tout ce qui lui donne du contentement, et il veut faire tout à son plaisir —. C'est vouloir s'éparpiller, et se diviser en cent rameaux, mais le sage le retient par une seule attache, qui est de n'agir que pour ce qui est profitable.

C'est ce que fait le sage, parce qu'il sait que laisser folâtrer ses désirs, c'est abandonner sa pirogue pour qu'elle soit battue par les flots de l'océan, ou abandonner son agneau pour qu'il erre dans les déserts. Alors la pirogue se briserait contre les rochers, et son agneau serait précipité dans les ravins. Pour le sage, le désir a son gouvernail qui le redresse, et sa crèche qui l'abrite. La bonne odeur de ses désirs ou le soin de son honneur, ainsi que sa douceur ou la faculté de faire ce qui est juste, voilà les vertus qu'il tient fermement pour qu'elles deviennent la gloire qui ennoblit sa tête.

Puissent tous les hommes savoir aussi que maîtriser les désirs, ce n'est pas faire acte d'abnégation, c'est savoir se préserver. Ce n'est pas par abnégation que les gens ne mangent pas un boisseau de riz en un seul repas, ce n'est pas par abnégation qu'on se jette pas dans les flammes ou qu'on ne prétend pas attraper les étoiles. Celui qu'on laisserait faire à sa guise en ces sortes de choses serait un fou et n'obtiendrait que la mort comme fruit de ses désirs. Se modérer, veiller sur sa propre personne, et savoir se tenir à sa place — voilà le vrai contentement, le vrai bonheur ; dépasser cela, c'est la souffrance.

Il est difficile en effet de retenir ses désirs. Se vaincre soi seul est plus difficile que de vaincre mille ennemis. Un seul retient, tandis qu'il y a en cent qui poussent. Mais c'est dans cette difficulté précisément qu'apparaissent le vrai sage et celui dont l'esprit est capable de se gouverner.

Aussi, n'accepte pas de t'abaisser. Maîtrise le désir — il t'appartient, et non aux autres. Gouverne-le, n'accepte pas d'être son esclave. Le désir ne sera jamais satisfait même s'il devait avaler la tombe. Crains-le, parce qu'il a coutume de faire de l'homme un roi aujourd'hui, et d'en faire demain le dernier des misérables.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 795,
5 avril 1912, pp. 3363-64.

Pl. 2. La fleur de *Sahamboro zano*.
Curtis's Botanical Magazine, 4 1-42, (1696), 1815 : *Eugenia*
Jambos, Narrow-leaved *Eugenia*.



Fonds documentaires de botanique, Muséum national d'histoire naturelle

Commentaire

- 48 Le *sahamborozano* ou *zahamborizano* est un arbre fruitier introduit, le jamrose ou jambrosade, *Eugenia jambos* L., Myrtaceae. Son nom malgache, tiré du nom français, comporte une réinterprétation qui semble y faire apparaître le mot *Borizano* qui désignait les « bourjanés », porteurs de bagages, et qui est devenu dans plusieurs régions de Madagascar un terme péjoratif pour appeler les Merina. Certains pensent donc que le nom de cet arbre signifie qu'il a été introduit par les Merina.
- 49 On notera que, la description du *sahamborozano* blanc est, de toutes les fleurs de Rajaonah Tselatra, la plus précise, la plus proche de celle qu'aurait pu faire un botaniste : ici, le poète a porté attention à un caractère précis de la fleur : les « *filaments [qui] s'éparpillent comme de petits rayons de soleil* » sont les étamines qui se dispersent en aigrette.

Huitième fleur : le *vahia*. L'amour du métier

C'est à la lisière de la forêt qu'on aperçoit le *vahia*. Ce qui frappe en lui, ce n'est pas son port élancé, mais ses effluves odoriférants qui impressionnent les narines. Le parfum de ses feuilles franchit les caps et la senteur de ses fleurs saisit ceux qui se tiennent de l'autre côté de l'eau. Quelquefois, on le trouve sur la rive des fleuves, montrant fièrement son reflet à la surface de l'onde ; quelquefois aussi, il est dans les bois touffus, se voilant sous l'ombrage, mais alors sa fragrance portée par les vents donnera sa vertu à l'atmosphère.

C'est là encore l'une des gloires de l'homme : cette odeur se compare à l'amour du métier sur cette terre. L'homme doit faire en sorte de rester en vie, et pour cela, il

doit se donner de l'activité. Il est obligé de travailler, ou sinon il est obligé de mendier ou de voler. Mais travailler, ce n'est pas seulement gagner sa subsistance, c'est aussi s'élever : c'est à cela qu'il emploie ses acquisitions et c'est pour cela qu'il rassemble ses trésors intérieurs. C'est ainsi que, petit à petit, il se détache de sa situation inférieure pour se rapprocher du progrès.

C'est le moteur qui entretient sa santé, le ferment qui fait lever la richesse, et les ailes qui le soulèvent vers le bonheur. Pendant ce temps, les autres sont conduits par leur paresse à s'enfoncer dans le malheur ou dans le crime et la prison, jusqu'à être réduits à la plus vile misère.

Ce n'est pas à de tels paresseux qu'est destinée cette couronne si odorante — sans doute celle qu'ils méritent, c'est une couronne de liane puante. Et même, elle n'est pas offerte à tous ceux qui travaillent, mais bien à ceux qui ont l'amour du métier.

Il n'y a pas de gloire à faire son métier parce qu'on y est forcé. Celui qui attend d'être forcé par ses parents ou par sa femme ou par la communauté dégrade sa dignité humaine. L'homme véritable est celui qui est capable d'activité. Celui qui trouve sa vie dans le recours aux autres — puisqu'il ne peut agir par lui-même, c'est qu'il est mort ou privé de sens.

Il en va de même de ceux qui sont dirigés seulement par leur ventre — eux-mêmes savent bien à qui ils ressemblent. Ceux-là mêmes qui ne travaillent que pour gagner de l'argent n'obtiennent pas encore la gloire, car c'est parmi eux qu'on peut trouver ceux qui trompent leur patron, qui font semblant d'être malades, qui ne travaillent pas bien si on ne les regarde pas, qui sont imprudents, qui font des fraudes, qui ne se soucient pas du progrès de leur affaire.

Mais ceux qui resplendent dans leur travail sont ceux qui font comme le soleil quand il illumine le jour, ou la lune quand elle éclaire la nuit, ou le diamant quand il découpe le verre. Ce sont ceux qui travaillent par amour du métier.

Ce sont eux qui possèdent ce qu'on a dit de la femme malgache accomplie : « Elle ne peut attendre le lever du soleil au matin, elle abandonne avant l'aube sa couche qui reste toute triste. On la voit traverser le froid de l'hiver, et on voit l'empreinte de ses pas sur le sol mouillé de la saison des orages. Le soleil se couche, mais elle, elle veille encore à la lueur des étoiles. Elle ne ferme pas l'œil avant que la lampe aussi ait clos sa paupière. »

C'est là le caractère de celui qui aime son métier, car le travail est doux quand on le fait avec amour, et en lui se réunissent esprit et force d'âme. Alors, les difficultés paraissent des jeux, et la fatigue, les sueurs sont comme la pierre à aiguiser du travail. Le sage considère son métier comme un sac empli de perfectionnements et de progrès, et il n'hésite pas à y plonger la main pour en retirer ce qu'il y a dedans.

Voilà une gloire qui n'est pas donnée à tous, mais tu peux la saisir aujourd'hui même pour la poser sur ta tête.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 802,
24 mai 1912, p. 3393.

Commentaire

- 50 Le *vahia* est *Mikania scandens* (L.) Willd., Asteraceae. C'est une espèce cosmopolite sous les tropiques, largement répandue dans toute l'île, qu'on trouve en particulier dans les forêts et les buissons, sur les berges des rivières (Humbert 1923). Les botanistes, aussi bien que les auteurs des dictionnaires, retiennent qu'il s'agit d'une plante odoriférante, trait qui a aussi frappé le poète.

Neuvième fleur : le datura. La réflexion sur soi et sur ses œuvres

Le datura s'élève bien haut au-dessus de sa racine, il laisse sous ses aisselles le dahlia et le *vonimpilera*, et il laisse le *songosongo* et le *telovoninahitra* au niveau de son pied. Il a des fleurs d'un blanc éclatant, qui sont comme des lanternes suspendues à travers son feuillage ou des étoiles éparpillées dans le ciel bleu de la soirée.

Si le fuchsia prend la forme des boucles d'oreilles, et si le *sahondra* se donne des airs d'épaulettes, si la fleur de massette défie les nuages blancs, le *datura* quant à lui fait naître doucement de l'extrémité de ses rameaux ses fleurs, qui ont mérité de prendre la forme de gobelets d'argent.

Mais il n'a pas seulement l'apparence. Il ne se contente pas de briller comme les eaux qui suintent sur les rochers, mais qui déçoivent la soif de celui qui s'approche. Il ne fait pas que vendre sa mine comme le *taikakoho* qui se met à sentir mauvais quand on le cueille. Il a à la fois l'apparence et la senteur. Au sein de sa pureté, il a une senteur qui parfume la brise et qui offre son amour à tous ceux qui penchent vers elle leur narine. Dès que le soleil se couche, il ôte les bouchons de ses flacons pour en humecter le mouchoir jaune du soir. Le clair de lune limpide est le champ où se jouent ses effluves — il folâtre dans la clarté du firmament et lance le bonheur sur tous ceux qui suivent les chemins de crêtes.

Considérons-le cependant : il n'est pas léger pour prendre des airs affectés, ni élancé pour montrer de l'arrogance, ses fleurs ont du poids et se déploient largement, si bien qu'elles s'inclinent pour méditer sur elles-mêmes. Ainsi, le sphinx n'a pas à fléchir la tête, ni le papillon à incliner la trompe, mais tous ceux qui veulent puiser chez lui le nectar doivent se tourner vers le haut, et aspirer un suc ruisselant.

Ce *datura* est par excellence l'une des fleurs de la couronne de gloire. Celui qui a l'esprit se tient sur la hauteur, et il déserte les naïvetés par lesquelles il est passé. Ses fleurs sont blanches et on les voit se détacher au milieu de tous les nigauds. Il répand son parfum sur sa nation et sa cité, sur sa famille et son foyer. Celui qui met son espoir en lui n'est pas déçu, et celui qui lui fait confiance n'est pas trahi. Si tu le considères, il ne se vante pas comme les têtes légères, ni ne fait le hautain comme ceux qui se replient sur ce qu'ils possèdent, mais il s'humilie et s'incline pour méditer sur sa conduite et sur ses œuvres.

Tout le monde regarde les autres. Comme les yeux sont placés sur la face, ils doivent regarder devant eux. Ainsi, ils voient vite la supériorité des autres et ils la jalouent. La beauté qui n'est pas pour eux, ils la moquent. Et les fautes des autres qui sont apparentes, ils les attaquent par derrière. Ces sortes de gens oublient que s'ils regardent les autres, les autres aussi les regardent. Ils voient l'égratignure sur le front de celui qui est devant eux, mais ceux qui sont derrière eux voient la plaie qui est sur leur nuque.

Personne n'est sans péché, mais la plus haute sagesse de l'homme est, au lieu de considérer son prochain, de garder les yeux grands ouverts sur soi-même. Si c'est avec une lampe que tu éclaires ton prochain, c'est à la lumière du soleil que tu devrais te regarder toi-même. Observe les autres avec des lunettes noires — puisse l'amour du prochain en noircir les verres, mais examine-toi toi-même à l'aide du microscope, qui te permettra de te purifier et de te guérir.

Mieux vaut être le sage qui se réprimande lui-même que d'être puni par les autres. Et pour accomplir cela, il te faut chaque jour enquêter sur ta conduite, et t'ériger en juge de tes œuvres — condamne le mal et fais progresser sans relâche la vertu. Alors on verra toujours comme un ornement sur ta tête cette fleur de gloire, dont la place est dans les hauteurs, mais qui sait s'incliner pour se pencher sur elle-même.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 806,
21 juin 1912, pp. 3409-3410.

Pl. 3. La fleur de *Datiora*.
Curtis's Botanical Magazine, 3 5-36, (1440), 1812 : *Datura Metel*, Downy Thon-Apple.



Fonds documentaires de botanique, Muséum national d'histoire naturelle

Commentaire

- 51 Le nom du *datiora* est la malgachisation du nom scientifique et français de cette plante très commune : *Datura stramonium* L., Solanaceae. Elle a pourtant aussi un nom malgache, *ramiary*, sous lequel elle est généralement connue aujourd'hui, et qui existait déjà du temps de Rajaonah Tselatra, puisqu'il figure dans le dictionnaire d'Abinal et Malzac.
- 52 Comme pour plusieurs autres fleurs, c'est surtout son port et sa taille qui sont retenus : elle est comparée à toute une série de plantes, le dahlia (qui porte en malgache son nom international *dalià*, *Dahlia* sp. Cav., Asteraceae), le *vonimpilera* au nom formant pléonasmе puisqu'il est constitué du malgache *vony* et de sa traduction française *filera* (« fleur ») ; avec une petite variante, il est identifié par Richardson et par Abinal et Malzac comme le nom d'une fleur décorative naturalisée, la belle-de-nuit, *Mirabilis jalapa* L. Nyctaginaceae. Suivent deux plantes que nous connaissons déjà, le *songosongo* et le *telovoninahitra*, puis deux belles fleurs, l'une introduite, le fuchsia (en malgache *foksia*), l'autre indigène, le *sahondra* ou *Aloe capitata* Baker, Liliaceae.
- 53 Nous avons déjà remarqué dans ce texte une allusion biblique (« *la paille dans l'œil de ton frère, et la poutre dans le tien* », Matthieu 7,3) ; au paragraphe suivant, on entend un écho d'un autre verset célèbre (« *l'œil qui est la lampe du corps* », Matthieu 6, 22).
- 54 Le *datura* est la seule des fleurs de Rajaonah Tselatra qui se trouve aussi dans le *Langage des fleurs* de Charlotte de La Tour (s.d., p. 81), mais avec des jugements bien différents :
Datura. « Charmes trompeurs ».
 Souvent arrêtée par la mollesse, une indolente beauté languit tout le jour et se cache aux rayons du soleil. La nuit, brillante de coquetterie, elle se montre à ses

amants. La lumière incertaine des bougies, complice de ses artifices, lui prête un éclat trompeur ; elle séduit, elle enchante. Cependant son cœur ne connaît plus l'amour, il lui faut des esclaves, des victimes. Jeune homme imprudent, fuyez à l'approche de cette enchanteresse ; pour aimer et pour plaire, la nature suffit, l'art est inutile. Celle qui l'emploie est toujours perfide et dangereuse.

Les fleurs du *datura*, semblables à ces beautés nocturnes, languissent sous un feuillage sombre et fané, tant que le soleil nous éclaire. Mais, à l'entrée de la nuit, elles se raniment, déploient leurs charmes et étalent ces cloches immenses que la nature a revêtues de pourpre doublée d'ivoire, et auxquelles elle a confié un parfum qui attire, qui enivre, mais qui est si dangereux, qu'il asphyxie, même en plein air, ceux qui le respirent.

Dixième fleur : le *vononina*. La tempérance

Le *vononina* pousse de-ci de-là sur les vastes étendues, et on l'aperçoit comme des fumées qui montent par-ci par-là dans le désert. Sa petite taille le laisse sous la plante des pieds du *vero*, il croît sous le genou du *horona*, et il n'y a que l'*avoko* pour être du même rang que lui. Il lui faut s'appuyer sur d'autres pour s'élever de trois empan au-dessus de la terre. Cependant il est peu répandu, mais remarquable, il est de petite stature, mais fameux. C'est de lui que viennent les motifs de fleurs de la broderie et de la passementerie, qui fournissent leurs jeux aux doigts des jeunes filles, ainsi que leurs petites rentrées d'argent. Ses fleurs se dressent au-dessus de son feuillage, elles sont le refrain de celles qui aiment les parures. Le nombre de leurs corolles manifeste leur tempérance, qui leur donne une place à part parmi les fleurs des collines, ni trop rares pour qu'il en manque, ni trop nombreuses pour qu'elles soient serrées, mais juste ce qu'il en faut et bellement alignées, tenant chacune sa place, si bien qu'on a envie d'en prendre modèle pour les disposer sur les cotonnades et les mousselines.

C'est cela la tempérance, et elle mérite d'être la couronne de gloire de l'homme.

En dessous de la tempérance, il y a l'insuffisance, et au-dessus d'elle, l'excès. Et elle sait se glisser dans l'entre-deux qui est la bonne position. Elle ne cherche pas à se hausser jusqu'aux cimes des montagnes, ni à s'enfoncer dans les creux des vallées. Elle ne porte pas à la main un grain de sable pour en faire la pierre du gué, elle ne prend pas dans ses bras un rocher pour en faire la pierre du seuil, elle agit avec tempérance — comme il est juste et convenable.

On peut ici avec raison rapporter les paroles d'un homme :

« Si je travaille avec excès, mon corps sera épuisé, cela abrégera les jours où je travaillerai ; mais si je travaille trop peu, je perdrai une part de mon temps et la valeur de ma vie sur cette terre en sera diminuée.

Si je m'amuse trop, je causerai la perte de mes affaires, et le malheur prendra la relève de mes plaisirs ; mais si je ne m'amuse pas du tout, je vivrai dans le chagrin, et ce sera comme si je demeurais au pied du mur de la prison.

Si je dépense trop d'argent, voilà le regret qui m'attend dans les jours de maladie et de vieillesse ; mais si je suis trop avare, je souffrirai autant que les plus misérables.

Si je donne trop d'importance à ma personne, je deviendrai un égoïste, un orgueilleux et un envieux ; mais si je ne considère pas du tout ma personne, je serai celui qui se détruit lui-même, et qui ne sait accomplir ses devoirs à l'égard du monde. »

Ces exemples suffisent à fournir une leçon pratique — puisses-tu évaluer à leur lumière ta façon de vivre. Il est pénible de trouver la bonne mesure — certes, mais la bonne mesure existe, et il est plus pénible encore de se trouver des excuses. S'il est possible d'être tempérant dans le boire, et s'il est possible d'être tempérant dans le manger, pourquoi ne serait-il pas possible de vivre dans la tempérance ? La vérité, c'est que la tempérance n'est à la portée que de celui qui la désire.

Fais donc tous tes efforts pour éviter l'insuffisance comme l'excès, et tu obtiendras la couronne de *vononina* qui évite tout regret. La tempérance est une coupe qui

aujourd'hui n'est pas pleine à moitié, mais qui à l'avenir ne sera pas un fond de verre. Celui qui sait poursuivre ce but est un sage, et il peut traverser cette vie comme il convient.

Vaovao Frantsay-Malagasy, 806,
27 sept. 1912, p. 3466.

Commentaire

- 55 Le *vononina*, connu aussi comme pervenche de Madagascar, est *Catharantus lanceus* (Bojer ex A. DC.) Pichon, Apocynaceae.
- 56 Le caractère qui a frappé Rajaonah Tselatra est que la pervenche se retrouve dispersée dans de vastes étendues, pareille à de la fumée de-ci de-là. Il est intéressant de noter qu'elle doit cette répartition si remarquable à un trait relevé par le botaniste : sa capacité à résister aux incendies par ses racines protectrices, et donc à réapparaître de cette manière, contrairement aux autres plantes.
- 57 Comme pour le *datoria*, elle est comparée à des plantes par la taille ; mais ici, sa taille est inférieure à celle du *vero* (*Andropogon hirtus* L., Poaceae), du *horona* (une autre Poaceae, peut-être *Loudetia* sp. Hochst. ex Steud.), mais elle est de même hauteur que l'*avoko* (*Vigna angivensis* Baker, Fabaceae).

Espèces végétales mentionnées

NOMS MALGACHES	NOMS FRANÇAIS	NOMS SCIENTIFIQUES, FAMILLES
<i>ambiaty</i>		<i>Vernonia appendiculata</i> Less. Asteraceae
<i>avoko</i>		<i>Vigna angivensis</i> Baker. Fabaceae
<i>dalià</i>	dahlia	<i>Dahlia</i> sp. Cav.. Asteraceae
<i>datoria</i>	datura	<i>Datura stramonium</i> L.. Solanaceae
<i>hery</i>		<i>Solanum erythracanthum</i> Bojer ex Dunal, Solanaceae
<i>horona</i>		<i>Loudetia</i> sp. Hochst. ex Steud. Poaceae
<i>lis</i>	lis	<i>Lilium candidum</i> L. Liliaceae
<i>mamiaho</i>		<i>Scoparia dulcis</i> L.. Scrophulariaceae
<i>pika</i>	œillet	<i>Dianthus</i> sp. L. Caryophyllaceae
<i>sahamborozano</i>		<i>Eugenia jambos</i> L., Myrtaceae
<i>sahondra</i>		<i>Aloe capitata</i> Baker. Liliaceae
<i>seva</i>		<i>Buddleja madagascariensis</i> Lam. Loganiaceae
<i>sevabe</i>		<i>Solanum auriculatum</i> Aiton. Solanaceae
<i>songosongo</i>		<i>Euphorbia bojeri</i> Hook., Euphorbiaceae
<i>songosongomaitso</i>		v. <i>songosongo</i>
<i>telovoninahitra</i>		non déterminée
<i>tsiafakomby</i>		<i>Caesalpinia bonduc</i> (L.) Roxb., Fabaceae
<i>vahia</i>		<i>Mikania scandens</i> (L.) Willd., Asteraceae
<i>vahimarefo</i>		<i>Celastrus madagascariensis</i> Loes., Celastraceae
<i>vahindrano</i>		non déterminée
<i>vero</i>		<i>Andropogon hirtus</i> L., Poaceae
<i>voafaria</i>		<i>Cardiospermum halicacabum</i> L., Sapindaceae
		...

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL, A., & MALZAC, V., 1888, *Dictionnaire malgache-français*, Antananarivo, Impr. de la Mission catholique. (2e éd., 1899, XVIII-840 p. ; constamment réédité).
- BOITEAU, P., BOITEAU, M., & ALLORGE-BOITEAU L., 1997, *Index des noms scientifiques avec leurs équivalents malgaches*, par M. Boiteau et L. Allorge-Boiteau, à partir du *Dictionnaire des noms malgaches de végétaux* de P. Boiteau, Grenoble, Alzieu, non pag.
- BOITEAU P., BOITEAU M., & ALLORGE-BOITEAU, L., 1999, *Dictionnaire des noms malgaches de végétaux*, Grenoble, Alzieu, 4 vol.
- CALLET F., 1908, *Tantara ny Andriana eto Madagascar. Documents historiques d'après les manuscrits malgaches*, 2 vol., Tananarive, Académie malgache (réimpr. Antananarivo, Impr. nationale, 1981).
- DAHL, O. C., 1992, « Zanahary, Andriananahary, Andriamanitra. Désignation des êtres divins en malgache », dans : G. Condominas (éd.), *Disciplines croisées*, Paris, Eds. de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 99-114.
- DAHLE, L., 1877, *Specimens of Malagasy Folklore*, Antananarivo, Kingdon, XII- 457 p. (rééd. Dahle & Sims, *Anganon'ny Ntaolo*, natonta fanimpitony, Tananarive, Impr. luthérienne, 1962).
- DANDOUAU, A., 1909, *Catalogue alphabétique des noms malgaches de végétaux*, Tananarive, Impr. officielle.
- DOMENICHINI, J.- P., 1980, « Le boeuf et le mariage sakalava », *Ambario* (Tananarive), I, 4, p. 401-403.
- DOMENICHINI-RAMIARAMANANA, B., 1971, *Ohabolan'ny Ntaolo... Exemples et proverbes des Anciens*, Tananarive, Académie malgache. (« Mémoires de l'Académie malgache », XLIV) Édition critique et traduction des *Malagasy Proverbs* de Cousins et Parret, 1871).
- GOODY, J., 1994, *La Culture des fleurs*, trad. de l'angl. P.-A. Fabre, Paris, Seuil, phot., bibl.
- HEUSCH, L., de 1971, « Pour une approche structuraliste de la pensée magicoreligieuse bantoue », dans : *Pourquoi l'épouser, et autres essais*, Paris, Gallimard, p. 170-188.
- HUMBERT, H., 1923, *Les Composées de Madagascar*, Caen, Impr. E. Lanier, 6 pl.
- KNIGHT, P., 1986, *Flower Poetics in Nineteenth-Century France*, Oxford, Clarendon Press, XII-296 p., bibl. ("Oxford Modern Languages and Literature Monographs").
- LA TOUR, C., de s.d., *Le langage des fleurs*, neuvième édition..., Paris, Garnier Frères, (éd. originale 1819).
- LEVIE, F., 2006, *L'Homme qui voulait classer le monde. Paul Otlet et le Mundaneum*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.
- LINDEN, J., 1885, *Lindenia. Iconographie des Orchidées*, 1^{er} vol., Gand, Impr. Vander Haeghen.
- NIRHY-LANTO RAMAMONJISOA, S. V., 1996 *Une poésie engagée dans les valeurs de la nation. L'exemple de Madagascar au XX^e siècle*, 2 vol., Thèse de doctorat en études africaines, Paris, Inalco.
- NIRHY-LANTO RAMAMONJISOA, S. V., 2001, *Anthologie bilingue de littérature malgache : Jupiter, Bruno Rahaingo, Ny Malodohasaha. Des transports de l'amour à l'engagement du militant*, préf. P. Vérin, Paris, L'Harmattan.

- PAULHAN, J., 1913, *Les Hain-teny mérinas. Poésies populaires malgaches recueillies et traduites par Jean Paulhan*, Paris, Geuthner, (rééd. Antananarivo, Foi et Justice, 1991.).
- PERRIER DE LA BÂTHIE, H., 1946, *Flore de Madagascar et des Comores (plantes vasculaires)*, 116° familles - Célastracées, Tananarive, Impr. officielle.
- RAISON-JOURDE, F., 1991, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'État*, Paris, Karthala.
- RAJAONA, M., 1997, « Extrait du manuscrit inédit d'Antsirabe : observations sur le genre *anatra* », *Études océan Indien*, 22, p. 41-61.
- RAJAONAH, [TSELATRA], 1994, *Ny sangan'asan-dRajaonah Tselatra*, 2 vol., Fianarantsoa, Baingan'Ambozontany, (1. Vary amin'anana), (2. Tantara noforoniny).
- RASENDRA, N., 1994, « Dox (1913-1978) : œuvre poétique et traduction », *Études océan Indien*, n° 17, p. 149-157.
- RICHARDSON, J., 1885, *A New Malagasy English Dictionary*, Antananarivo, London Missionary Society, (Republ. Farnborough, Gregg Press Ltd, 1967).
- RICKENBACHER, O., 1987, *Fahendrena malagasy. Index des proverbes malgaches*, 2 vol., Paris, Inalco-Ceroi, Travaux et documents, n° 3.
- RIMBAUD, A., 1972, *Oeuvres complètes*, éd. établie par Antoine Adam, Paris, Gallimard.
- SAMBO, C., 1993, « Destins astrologiques et liberté humaine », *Études océan Indien*, n° 16, p. 1-29.
- SEATON, B., 1985, « A nineteenth-century metalanguage: le langage des fleurs », *Semiotica*, n° 57, p. 73-86.
- SEATON, B., 1995, *The language of flowers, a history*, Charlottesville/London, University Press of Virginia.
- [WEBBER, J. R. P.], 1853, *Dictionnaire malgache-français, rédigé selon l'ordre des racines par les Missionnaires catholiques de Madagascar, et adapté aux dialectes de toutes les provinces, Île Bourbon*, Établissement malgache de Notre-Dame de la Ressource.
- WUYTS, L., 1996, « Des fleurs pour la foi, l'amour, la mort », dans : C. Coppens (dir.), *L'Empire de flore. Histoire et représentation des fleurs en Europe du XVI^e au XIX^e siècle*, Bruxelles, De Boeck & Larcier, p. 310-338.

NOTES

1. Malgré ce titre, la série s'interrompt après la parution de dix méditations. Nous avons travaillé sur la réédition, très soignée, des œuvres de Rajaonah Tselatra, procurée par les éditions Baingan'Ambozontany (1994 : I, 199-211).
2. On le voit déjà au niveau du vocabulaire. Plusieurs mots malgaches peuvent traduire la notion de « fleur », et les distinctions sont nettement visuelles. Dans les dialectes du sud-ouest, des verbes différents peuvent être appliqués, par exemple,
 - à la floraison du manguier, du *lamoty* (*Flacourtia ramontchii*) et du *sakoa* (*Sclerocarya caffra*) : *mamoñe*, « faire des *voñe*, des fleurs plutôt petites et ternes » ;
 - à celle de l'oranger et de l'*antake* (*Dolichos labalab*) : *mandriaky*, « s'étoiler de fleurettes » ;
 - à celle du cotonnier (*mamolera*, « faire des *folera*, des fleurs éclatantes ») ou à celle de la canne à sucre (*vaky barara*, « éclater en plumets »), etc.

3. Traduit par nous (la traduction de Paulhan était : « *Les coqs, ici, en bas / Savent que le soleil va se lever. / L'ambiaty, sur la colline, / Connaît l'intention du ciel.* »)
4. On notera ici le contraste avec l'idée de Goody quand il évoque la place peu importante des senteurs dans l'Afrique traditionnelle. Dans la tradition bouddhiste, c'est au contraire l'odeur qui frappe d'abord : « *Toute une section du Dhammapâda est pavoisée de ces fleurs rhétoriques, dont le parfum surtout est pénétrant ; leurs couleurs déçoivent toujours notre attente* » (Goody 1994 : 29, 384).
5. Le proverbe appartient au recueil de Cousins et Parrett (1871). Nous citons ici la traduction de Domenichini-Ramiaramanana (1971 : no 1021). Rajaonah Tselatra transpose ce proverbe dans l'une de ses *Teny volamena* (« Sentences d'or ») : *Ny mpanetritena dia voninkazo manitra, ka raha polesina vao mainka hamoaka ny famoverony*, « L'humble est une fleur parfumée, quand on la froisse entre les doigts elle embaumera plus encore » (1994 : I, 331).
6. Nos identifications ne peuvent pas prétendre à une totale certitude. Nous sommes partis des noms vernaculaires et des descriptions — souvent imprécises pour le botaniste — que donne le poète. Les outils les plus utiles sont les dictionnaires d'Abinal et Malzac (1888) et surtout de Richardson (1885), puis le grand *Dictionnaire des noms malgaches de végétaux* de Boiteau. Les noms scientifiques ont été recoupés à l'aide des bases informatiques botaniques Sonnerat du Muséum national d'histoire naturelle et Tropicos du Missouri Botanical Garden.
7. Au XIX^e siècle, la Compagnie continentale d'horticulture, spécialisée dans la collecte de plantes rares, commissionne des botanistes considérés comme de véritables aventuriers par l'Occident. Jean Linden, appelé parfois père des orchidées, est l'un d'eux. Après de nombreuses expéditions, il devient auteur-éditeur d'ouvrages d'horticulture illustrés de planches en couleurs. La *Pescatorea* en 1854 est un précurseur dans le genre, et en 1885 la préface du *Lindenia* illustre le climat fiévreux de ces moments : « *À l'époque où fut publiée la Pescatorea, il y a de cela un quart de siècle, on ne comptait pour tout le continent qu'une douzaine de véritables amateurs d'Orchidées. Aujourd'hui le nombre en est devenu légion et, fait digne de remarque, la Fleur d'Orchidée a détrôné la Rose dans la confection des bouquets et des corbeilles fleuries.* »
8. Dans ses *hainteny* (composés à la manière de l'ancienne poésie orale), il emploie aussi des figures florales, bien plus nombreuses que celles qu'on trouve dans les *hainteny* des recueils traditionnels.
9. Incident tiré des rapports de la *Friends' Foreign Mission Association*, 1873, cité par Raison-Jourde (1997 : 565)
10. Nous citons la Bible malgache dans la traduction protestante. Notre texte français traduit la version malgache. Cf. pour ces passages la version de Segond :
Pr. 4, 9 : « *Elle mettra sur ta tête une couronne de grâce, Elle t'ornera d'un magnifique diadème.* »
Pr. 14, 24 : « *La richesse est une couronne pour les sages ; La folie des insensés est toujours de la folie.*
11. A. Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871 (éd. 1972, p. 251). C'est nous qui soulignons à chaque fois.
12. Un bel exemple se trouve dans l'article, bref, mais très éclairant, de J.-P. Domenichini (1980).
13. Nous pensons à la fabrication des charmes des Luba du Kasai, analysée dans l'article classique de L. de Heusch (1971).
14. *Hainteny* recueilli par Paulhan (1913), rééd. 1991, p. 16-19.